

11 septembre, 10 ans après

**Don DeLillo : "L'écriture est une chute métaphysique. On tombe à l'intérieur de soi"**

Propos recueillis par Marine Landrot, [Télérama](#), 4 avril 2008

**Romans à l'architecture complexe, écriture visuelle, goût pour la poésie du chaos. Dans son dernier ouvrage, "L'Homme qui tombe", l'auteur new-yorkais imagine les répercussions psychologiques du 11 Septembre.**

Beaucoup le comparent à William Faulkner, pour la variété de son univers, la puissance visuelle de son écriture, la psychologie tortueuse de ses personnages. On l'assimile aussi à Thomas Pynchon, pour sa hantise des apparitions publiques. A 72 ans, Don DeLillo est devenu l'un des plus grands romanciers américains, forant les mythes de son pays avec une poésie du chaos très personnelle. Son style à la fois volatil et touffu, caustique et exalté, emmène le lecteur toujours plus loin. Depuis son brillant premier livre, *Americana* (1971), sur la randonnée initiatique d'un cinéaste convaincu qu'il y a « *un motel dans le cœur de chaque homme* », cet auteur new-yorkais écrit des livres toujours plus ambitieux et raffinés, où gronde la même rumeur déboussolée. Au sommet de cette œuvre littéraire magistrale : *Outremonde* (1997), épopée labyrinthique de 900 pages au plus près de l'intime, sur la simple joie d'être en vie, quand les Soviétiques font exploser leur première bombe atomique, quand un tueur en série sillonne les autoroutes, quand les déchets s'accumulent sur le bord des routes... Après quatre ans d'absence, Don DeLillo revient aujourd'hui avec *L'Homme qui tombe*, un roman sur les répercussions psychologiques du 11 Septembre. Le regard fixé sur une photographie du World Trade Center accrochée au mur de son bureau new-yorkais, le corps en fil de fer plié sur une chaise en bois, il sort du silence.

**Télérama : Vous avez l'art de l'attaque : la première phrase de vos romans est toujours très forte...**

**Don DeLillo :** La plupart du temps, j'ai cette première phrase en tête dès le début. C'est elle qui déclenche l'écriture du livre. Sinon, je travaille dur jusqu'à ce que je la trouve, parce qu'il m'est impossible d'écrire sans elle. Pour *L'Homme qui tombe*, je suis parti d'une image : un New-Yorkais errant dans la fumée et les cendres, le 11 septembre 2001. Je me suis dit que c'était autre chose qu'un piéton perdu dans une rue dévastée, puisque, ce jour-là, notre façon de penser le monde a brutalement changé. Alors m'est apparue la première phrase : « *Ce n'était plus une rue mais un monde, un temps et un lieu de pluie de cendres et de presque nuit.* »

**Vous commencez même parfois vos romans par le mot « puis ». Comme si vous écriviez la suite d'un livre invisible...**

Je ne suis pas un intellectuel. J'ai avant tout une perception très physique et émotionnelle des mots, et j'ai toujours l'impression que quelque chose se cache derrière. Le mot « puis » implique l'existence d'un secret que le lecteur détient déjà en lui : celui de son propre imaginaire, qu'il ne doit pas abandonner à la porte de mes livres. Je suis sensible au sens des mots, mais aussi à la beauté visuelle qu'ils dégagent. Depuis toujours, j'écris mes livres sur une vieille machine à écrire, en très gros caractères d'imprimerie. Cela offre une perception visuelle immédiate de ce que les phrases donneront sur le papier. Souvent, les mots viennent d'abord, et l'atmosphère qu'ils créent engendre ensuite une histoire.

**Écrivez-vous pour « rompre la tension », comme dit le héros de votre premier livre, *Americana* ?**

Oui, il y a de ça. Quand je me lance dans l'écriture, j'ai une grande appréhension, je ne suis pas sûr que mon idée soit assez bonne pour propulser un livre entier hors de moi. La seule façon de briser cette inquiétude, c'est de jeter les mots sur le papier. De « *tout mettre noir sur blanc* », comme disait Hemingway.

**Votre livre *Joueurs*, paru en 1977, met en scène un attentat au World Trade Center. Le thème de la prémonition court dans toute votre œuvre. En quoi vous intéresse-t-il ?**

Je ne crois pas à la prémonition, mais à l'intuition. Un individu peut avoir le sens de son propre avenir, mais jamais personne n'a pu prédire l'évolution du monde, sauf d'une façon vague et générale. Si mes romans semblent prémonitoires, c'est une fausse impression. Ils ne prédisent pas le futur. Ils disent le présent. Cela touche à un thème qui me passionne : le rapport de l'être humain au temps. Le temps est un grand mystère dont nous faisons l'expérience à chaque seconde de notre vie. Comment influe-t-il sur notre façon de penser et d'aimer ? C'est très complexe. L'autre jour, j'ai croisé un grand professeur de philosophie à Princeton, et j'ai immédiatement mis le sujet sur le tapis. « *Le temps, c'est trop difficile...* » a-t-il répondu. Et ce fut la fin de notre conversation ! Je suis obsédé par cette question depuis peu, et je ne sais pas où cela va me mener. Peut-être que je vais être englouti !

### **Vous avez attendu six ans avant d'écrire sur le 11 Septembre. Comment le temps a-t-il joué ?**

Le temps n'a pas encore joué, pour personne. Même six ans plus tard, il est trop tôt pour mesurer les vraies conséquences du 11 Septembre. Dans mon livre, le personnage baptisé « l'homme qui tombe » est un acrobate. Il a inventé un numéro qui consiste à se jeter du haut d'un gratte-ciel et à rester pendu le long de la façade, le pied accroché à une corde. C'est une métaphore de la question suivante : à partir de quel moment peut-on faire de l'art avec un événement comme celui du 11 Septembre ? « L'homme qui tombe » se livre à cette performance quelques jours après l'attentat, ce qui dépasse l'entendement de la plupart des gens. C'est trop tôt, il enfreint un tabou, il défie le temps et cela devient de la provocation. En revanche, six ans plus tard, quel artiste américain peut faire l'économie de cette source d'inspiration ?

### **« L'homme qui tombe » a-t-il vraiment existé ?**

Je suis parti d'une célèbre photo du 11 Septembre, où l'on voit un employé de bureau qui a visiblement préféré se jeter de lui-même du haut du World Trade Center. Dans sa chute, il a une position de jambes très curieuse, gracieuse et détendue. Le temps semble s'être suspendu pour lui. Six mois après avoir commencé l'écriture de mon livre, j'ai lu un article, dénonçant les pratiques d'un artiste de Chicago qui rassemblait des gens au pied d'un institut d'art moderne, et se suspendait au bout d'une corde depuis le dernier étage. C'était en 2005, et pourtant les mentalités n'étaient pas encore prêtes à accepter ce genre de manifestation. J'ai trouvé la coïncidence étrange. J'étais persuadé d'avoir inventé un personnage, et voilà que la réalité dépassait la fiction !

### **Tous vos romans sont hantés par l'idée de chute...**

Parce que l'écriture est une chute. Une chute métaphysique. On tombe à l'intérieur de soi. Non seulement en écrivant, mais aussi en pensant au livre que l'on est en train d'écrire. C'est un phénomène hors du commun. Aucune autre activité n'offre cette possibilité d'entrer dans sa propre conscience, pour saisir ce qu'il y a de plus enfoui et le remonter à la surface...

### **Dans *L'Homme qui tombe*, vous présentez un personnage d'enfant très perturbé par l'actualité. Petit garçon, comment avez-vous vécu l'histoire de votre pays ?**

J'ai grandi dans les années 40, au sein de la communauté italienne du Bronx. Je vivais coupé du reste du monde, comme dans un petit village. Mes parents m'ont préservé de tous les événements locaux (vois, bagarres, trafics) qui auraient pu se montrer perturbants pour un enfant. Quant aux événements historiques, ils ne s'y intéressaient pas beaucoup. Tout ce qui leur importait, c'était de travailler pour élever leurs enfants et en faire de bons petits Américains sans problème. Pour eux, cela aurait été une erreur suprême de parler italien ou de nous élever comme ils l'avaient été. Je leur suis très reconnaissant de cette éducation.

### **Ils ne vous ont pas transmis malgré eux la mémoire de l'Italie ?**

Non, c'était vraiment leur choix. Mon père est arrivé à Ellis Island en 1916. Il avait 9 ans, et débarquait de Naples avec sa mère et ses six frères et sœurs. Il a appris l'anglais très vite, et l'a parlé toute sa vie avec l'accent de Hell's Kitchen, le quartier de Manhattan où il avait grandi, plutôt qu'avec l'accent italien ! Ma mère est arrivée plus tard, adolescente, mais jamais elle n'a semblé avoir le mal du pays. Mon seul souvenir d'avoir entendu de l'italien à la maison vient de ma grand-mère. Elle écoutait une émission de la radio italienne qui se terminait toujours par « *Baci a tutti !* ». Bons baisers à tous ! Mon cousin nous rapportait quelquefois des disques de Caruso, mais c'est vraiment tout...

### **Dans *L'Homme qui tombe*, le père demande à son fils de raconter son meilleur souvenir d'école. Quel est le vôtre ?**

Je répondrais sans hésiter : la cantine ! J'ai souvent séché l'école pour aller voir des matchs ou des films, alors mes souvenirs sont plutôt extrascolaires. Bizarrement, avec le recul, je dirais que c'est la discipline qui m'a surtout été bénéfique. J'allais dans une école catholique ultrasévère. La même que celle de Martin Scorsese, on en a parlé ensemble récemment ! Je souffrais beaucoup du règlement très strict, mais, aujourd'hui, je m'aperçois que c'était la seule façon de contenir sept cents garçons issus des classes les plus pauvres et prêts à en découdre à la moindre occasion. La discipline m'a permis de ne pas totalement perdre mon temps et d'étudier un minimum. Je suis d'ailleurs le seul de mon quartier à être entré au lycée. J'y ai rencontré un bon copain, qui aimait lire comme moi. Notre jeu favori consistait à arpenter les rues en parlant à la manière de Hemingway. Cette parodie était une forme d'hommage qui nous occupait des journées entières !

**De là est né votre art du dialogue, avec les idées absurdes des personnages, les phrases qu'ils laissent en suspens ?**

Je crois que nous parlons tous comme des personnages de Beckett sans le savoir. Il se passe quelque chose de très curieux avec les dialogues. J'ai remarqué que plus j'écris des dialogues proches de ceux que les gens prononcent dans la réalité, plus ils paraissent irréels. Si l'on tend l'oreille, on se rend compte que les gens finissent rarement leurs phrases dans la vie, et remplacent souvent les virgules par des points. Sur le papier, tout cela a l'air très stylisé, mûrement réfléchi. Alors qu'en fait il n'y a pas plus courant comme façon de parler

**Vous avez une écriture très visuelle, pleine de références cinématographiques. Votre premier livre, *Americana*, raconte même le tournage d'un film. Quels sont vos goûts en matière de septième art ?**

J'ai toujours été attiré par le cinéma européen, particulièrement celui des pays de l'Est. J'aime les films hongrois, tchèques, polonais des années 50 et 60. Surtout ceux de Miklós Jancsó. Mon film préféré s'appelle *La Fête et les invités*, de Jan Némec, l'histoire très kafkaïenne d'une bande de copains forcés d'aller fêter l'anniversaire d'un homme qu'ils ne connaissent pas. C'est un film qui parle de la peur, et du libre arbitre dans le groupe...

**La foule est très présente dans vos livres. Vos héros s'y noient en toute conscience, tout en cherchant à sortir la tête hors de l'eau. Croyez-vous au collectif ?**

Toute foule est une forme de pouvoir spontané, pas nécessairement politique ou militaire. Cela m'attire et me fait peur. Je suis par nature solitaire, mais la foule m'aimante. L'autre soir, par exemple, j'ai regardé la finale du Super Bowl. A la mi-temps, un groupe de rap donnait un concert dans le stade. Soudain, au milieu du terrain en forme de soucoupe volante, surgis de nulle part, des centaines de jeunes sont arrivés en courant. Tout cela était prévu, calculé, contrôlé, mis en scène. J'avais beau le savoir, j'étais électrisé, au bord de la panique...

C'est un sentiment très ambigu et très grisant. On est entre le fascisme et le cartoon. Il y a plusieurs types de foules. Certaines sont dangereuses, d'autres euphorisantes. Mais je n'ai jamais éprouvé la sensation forte du coude à coude, de la solidarité conquérante. J'aime surtout me sentir seul dans la foule.

**Vous avez travaillé dans la publicité avant de devenir écrivain. Que vous en est-il resté ?**

C'était vraiment un travail sans intérêt. Je devais écrire des histoires dont l'objectif final était de vendre un produit. Je n'ai jamais signé de film publicitaire majeur, sans doute parce que j'étais déjà perplexe sur la démarche. Ça m'a appris à me méfier de la technique du « storytelling », employée aujourd'hui par nos hommes politiques : pour faire avaler l'inacceptable, ils racontent des histoires simples, où chacun peut se reconnaître. Sans doute mon expérience publicitaire m'a-t-elle encouragé à écrire des romans à l'architecture très complexe, à ne pas mâcher le travail du lecteur...

**Les personnages de vos livres sont imprégnés de religion. Dans *L'Homme qui tombe*, vous écrivez que Dieu est celui qui dit « je ne suis pas là »...**

Cela vient de mon enfance. Le catholicisme m'a fait découvrir que la beauté existait. Aller à la messe m'a procuré mes premières émotions esthétiques. Notamment les cérémonies d'enterrement, avec les chants, l'orgue... C'était tellement solennel, tellement extraordinaire, que ça me donnait le fou rire avec mes cousins ! Mais, au fond, nous étions profondément bouleversés. Nous n'avions pas de télévision, nous n'allions jamais au musée, nous n'écoutions presque pas de musique. C'était notre seul contact avec l'art. Chaque dimanche, j'entrais en quelque sorte dans un tableau de la Renaissance.

**Pensez-vous comme Matisse, que vous citez dans *Outremonde*, que les artistes « devraient se couper la langue », c'est-à-dire ne pas commenter leur œuvre...**

C'est plus vrai pour les peintres que pour les écrivains, car nous sommes des hommes de langage, alors pourquoi refuser de parler ? Mais la fiction est un tel mystère ! Je crée des personnages qui ont des comportements inexplicables, comme dans la vie. Moi-même, je ne sais pas ce qui les anime vraiment, au moment où j'écris. Pourtant, quand je suis invité à en parler, à la sortie des livres, ils se révèlent soudain à moi. Ils me dévoilent des pans entiers de leur for intérieur. Il faut que je les écoute, et que je fasse attention à être leur porte-parole. Si je parle sans penser à eux, en fait, je ne dis rien. Je ne fais que du bruit .

**A LIRE :**

"*L'Homme qui tombe*", de Don DeLillo, traduit de l'anglais par Marianne Véron (Actes Sud, 250 p., 19,50 €).